

# UNE VEUVE INCONSOLABLE

ou

## PLANÈTE ET SATELLITES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, ET EN PROSE,

Par **MÉRY**

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national de l'ODÉON,  
le 5 Avril 1850.

### PERSONNAGES.

LÉON D'ORVIGNY (25 ans).....  
HIPPOLYTE JONSAC (22 ans).....  
GABRIEL LOROT (24 ans).....  
BARALIER (54 ans).....  
LEMIGNARD (75 ans).....  
MADAME DE SAINT-MARC (24 ans).....  
MADEMOISELLE DESBUISSONS CADETTE.....  
CHARLOTTE (26 ans).....

### ACTEURS.

MM. CLARENCE.  
MOREAU-SAINTE.  
LAROCHELLE.  
ANSELME.  
GAMARD.  
Mlle BAPTISTE.  
Mmes PAYRE.  
HERBEL.

La scène se passe en 1850 au château de madame de Saint-Marc, Seine-et-Oise.

## ACTE PREMIER.

Un salon de château ouvert sur les jardins et la campagne.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAINT-MARC. CHARLOTTE.

*(Au lever du rideau, madame de Saint-Marc est endormie sur un fauteuil. Charlotte lit devant un guéridon.)*

CHARLOTTE, lisant. « Qu'est-ce que le doute ? s'est demandé un ancien, et, après avoir réfléchi, il s'est répondu : Le doute est le sommeil de l'âme, et ce sommeil est moins doux que celui de l'âme, parce qu'il n'a point de rêves. Tous les métaphysiciens... » *(Regardant madame de Saint-Marc.)* Bien ! madame de Saint-Marc s'est endormie !.. *(Un moment de silence, elle se réveille.)* « Tous les métaphysiciens sont d'accord sur... »

MADAME DE SAINT-MARC. Assez, Charlotte, assez !

CHARLOTTE. Vous ne voulez pas savoir sur quoi tous les métaphysiciens sont d'accord ?

MADAME DE SAINT-MARC. Cela m'est bien égal.

CHARLOTTE. Il faut bien tuer le temps de quelque manière...

MADAME DE SAINT-MARC. Je ne veux pas le tuer de cette manière-là... Mais où donc prends-tu ces livres, Charlotte ?

CHARLOTTE. Ce sont des livres de bibliothèque... puisque vous ne voulez pas lire de romans, il faut bien nous rabattre sur les ouvrages sérieux.

MADAME DE SAINT-MARC. J'aime mieux ne rien lire ; c'est plus instructif et plus amusant.

CHARLOTTE. Comment passerez-vous, Madame, les deux heures qui suivent votre déjeuner ?

MADAME DE SAINT-MARC. Quand je saurais ne pas les passer du tout, je supprime la lecture dans ce château.

CHARLOTTE. Vous avez déjà supprimé la promenade, le whist, la société, la musique, le chant, le piano, le feuilleton, et maintenant la lecture...

MADAME DE SAINT-MARC. Est supprimée comme tout le reste.

CHARLOTTE. Et que garderez-vous pour vous amuser ?

MADAME DE SAINT-MARC. L'œuf.

CHARLOTTE. C'est bien triste.

MADAME DE SAINT-MARC. Mais c'est honorable.

CHARLOTTE. Il est évident que si vous n'avez plus que ce compagnon, la médisance ne trouvera pas votre veuvage.

MADAME DE SAINT-MARC. Sais-tu bien ce que c'est que le veuvage ?

CHARLOTTE. C'est la consolation du mariage, Madame.

MADAME DE SAINT-MARC. Charlotte, parlons sérieusement.

CHARLOTTE. Je suis veuve comme vous, Madame, et je ne plaisante point sur mon état.

MADAME DE SAINT-MARC. Mais tu peux vivre à la fantaisie, toi, Charlotte; tu n'as pas comme moi, ces voisines bavardes, ces trois sœurs Desbuissons, qui s'occupent de tes affaires.

CHARLOTTE. Eh ! j'ai leurs trois femmes de chambre qui s'en occupent; moi aussi, Madame, je suis obligée de me garder à vue; j'ai ma modeste réputation à défendre contre nos voisins.

MADAME DE SAINT-MARC. Ah ! mon Dieu ! qu'il est difficile d'être veuve !

CHARLOTTE. Je vous servirai toujours d'écho, quand vous direz cela.

MADAME DE SAINT-MARC. Charlotte... ce salon m'étouffe... je vais m'accorder une petite promenade autour de l'étang...

CHARLOTTE. C'est bien dangereux, Madame.

MADAME DE SAINT-MARC. Je le sais, Charlotte, mais je vais mourir dans ces quatre murs.

CHARLOTTE. C'est moins dangereux.

MADAME DE SAINT-MARC. Crois-tu que les trois sœurs Desbuissons parleront de cette petite promenade ?

CHARLOTTE. Si je le crois !.. elles en parleront quinze jours !

MADAME DE SAINT-MARC. Une promenade si innocente.

CHARLOTTE. Il n'y a point d'innocence pour la calomnie. Ces trois parques diront que vous avez choisi *par hasard*, la promenade de l'étang, parce que la grille de votre parc s'ouvre, *par hasard*, de ce côté, sur la cour de la caserne de cavalerie, où se promène, *par hasard*, l'état-major d'un régiment de dragons.

MADAME DE SAINT-MARC. Quelle horreur ! elles diront cela.

CHARLOTTE. Elles l'ont déjà dit; elles le rediront, Madame, et la calomnie ricochera de châteaux en châteaux, par les stations du chemin de fer, dans tout le département de Seine-et-Oise, avant la fin du jour vous serez fiancée à tout l'état-major.

MADAME DE SAINT-MARC. Hélas ! C'est pourtant vrai.

CHARLOTTE. Vous êtes une veuve de dix mois,

vous, Madame, et je compte déjà six ans de service dans le veuvage; voyez quelle expérience j'ai sur vous ! il y a des sœurs Desbuissons partout. Si j'avais eu pour amants tous ceux qu'on m'a prêtés, j'aurais épuisé tous les noms d'hommes de l'almanach, depuis Clair, jusqu'à Sylvestre, et la vérité pure est que mon pauvre mari a été mon dernier amant.

MADAME DE SAINT-MARC. Eh bien ! Charlotte, avec ton expérience de six ans, quel conseil peux-tu me donner, pour abriter l'honneur de mon veuvage contre les trois sœurs Desbuissons ! j'avais trouvé un moyen qui me paraissait bon, pour me donner une espèce de protecteur dans mon isolement, sans défense, et j'avais agi, en cette occasion d'après ton conseil..

CHARLOTTE. Ah ! je sais ! votre jeune cousin, M. Hippolyte Jonsac, il n'a pas même répondu à votre lettre depuis quinze jours.

MADAME DE SAINT-MARC. J'avais pourtant flatté les goûts de mon jeune cousin, il n'a qu'une passion, la chasse, et j'avais livré mes bois et mon parc à son indiscrétion de chasseur.

CHARLOTTE. Il faut renoncer à la protection de M. Hippolyte. Au reste, Madame, c'est peut-être un bonheur; un cousin compromet les jeunes veuves, comme un autre homme, et le monde ne croit plus aux cousins.

MADAME DE SAINT-MARC. Hippolyte n'a pas voulu me répondre, n'en parlons plus.

CHARLOTTE. N'en parlons plus, me permettez-vous, Madame, de vous parler avec franchise...

MADAME DE SAINT-MARC. Parle comme tu voudras, de veuve à veuve, on ne doit pas se gêner.

CHARLOTTE. Madame, vous avez fait une grande faute en laissant graver les mots de veuve *inconsolable* sur la tombe de votre mari.

MADAME DE SAINT-MARC. Le sculpteur m'a dit que c'était l'usage et que cela n'engageait à rien : c'est le style lapidaire, m'a-t-il dit, ce sont des mots qui n'empêchent pas une veuve de se consoler quand cela lui convient.

CHARLOTTE. Eh bien ! si vous êtes rassurés sur le style lapidaire, remarquez-vous.

MADAME DE SAINT-MARC. Oh ! jamais, jamais !  
CHARLOTTE. Vous avez été pourtant très-heureuse dans votre premier mariage.

MADAME DE SAINT-MARC. Voilà précisément ce qui m'éloigne du second, le hasard ne favorise pas une femme deux fois.

CHARLOTTE. Alors, résignez-vous, Madame, à subir toute votre vie les trois sœurs Desbuissons.

MADAME DE SAINT-MARC. Trois vieilles femmes décrépites qui vont mourir un de ces jours.

CHARLOTTE. Oh ! ne croyez pas cela, Madame, les vieilles demoiselles meurent très-difficilement. La mort n'a aucun prétexte raisonnable pour les

emporter; mais en supposant, Madame que vos trois voisins arrivent un de ces jours, à la fin de leur éternité, leur espèce ne sera pas enterrée avec elles; la souche ne sera pas coupée à la racine; d'autres voisins accepteront l'héritage, et se constitueront les geôlières de votre vertu; à toutes les grilles, sur tous les murs, sous les arbres de votre parc, il y aura toujours des yeux cachés dans la mousse, comme des vers luisants, et ces yeux ne verront jamais la chose innocente que vous avez faite, et verront toujours l'acte coupable que vous n'avez pas fait.

MADAME DE SAINT-MARC. Elle a raison. (Réfléchissant.) Eh bien ! il ne faut pas faire les choses à demi. Je dois tout sacrifier à ma réputation; je me souviens de ce que j'ai promis sur une tombe.

CHARLOTTE. Ah ! Madame, il ne faut jamais rien promettre sur des tombes !..

MADAME DE SAINT-MARC. Enfin, c'est promis !

CHARLOTTE. Le mal est fait.

MADAME DE SAINT-MARC. Soit... écoute, Charlotte, tu m'es dévouée.

CHARLOTTE. Éprouvez-moi.

MADAME DE SAINT-MARC. Consens-tu à t'ensevelir vivante, avec moi, dans ce château ?

CHARLOTTE. Oui.

MADAME DE SAINT-MARC. A vivre comme si tu étais morte ?

CHARLOTTE. Oui, Madame.

MADAME DE SAINT-MARC. A partager tous mes ennuis de veuve, comme tu fais depuis dix mois ?

CHARLOTTE. Je consens à subir tout ce que vous subirez, même le bonheur, s'il vient.

MADAME DE SAINT-MARC. Eh bien ! je vais faire de ce château un vrai couvent.

CHARLOTTE. Oui, vous serez la supérieure, et moi, je serais le couvent.

MADAME DE SAINT-MARC. Nous nous cloîtrons.

CHARLOTTE. Nous nous cloîtrons.

MADAME DE SAINT-MARC. Et nous ne recevrons aucune visite.

CHARLOTTE. Aucune... excepté celle des sœurs Desbuissons...

MADAME DE SAINT-MARC. Oui, pour les humilier de notre vertu. Ton idée est bonne.

CHARLOTTE. Elles rougiront de nous voir au couvent, elles qui courent le monde.

MADAME DE SAINT-MARC. C'est décidé... Charlotte, ferme toutes les portes et toutes les fenêtres de ce salon.

CHARLOTTE. En attendant de les faire murer.

MADAME DE SAINT-MARC. Tu diras à mon portier de la grille que je te destine...

CHARLOTTE. Pauvre homme ! il a soixante-dix ans.

MADAME DE SAINT-MARC. C'est un homme... Il faut ôter tout prétexte aux sœurs Desbuissons.

CHARLOTTE. Voilà du luxe, par exemple.

MADAME DE SAINT-MARC. Tu diras au portier que je lui assure une pension de six cents francs, sa femme le remplacera.

CHARLOTTE. Et nous verrons maintenant si on peut être veuve avec tranquillité !

MADAME DE SAINT-MARC. Je veux donner cette leçon à mon sexe.

CHARLOTTE. Il n'en profitera pas.

MADAME DE SAINT-MARC. Tant mieux ! Je ne partagerai ma gloire avec personne.

CHARLOTTE, se désignant. Vous oubliez le couvent.

MADAME DE SAINT-MARC. C'est juste ! eh bien ! je ne la partagerai qu'avec toi. (On entend au dehors les cris d'une multitude. Les deux femmes écoutent en silence.)

CHARLOTTE. Ah ! mon Dieu ! qu'est-il arrivé là-bas ?

MADAME DE SAINT-MARC. Sans doute une rixe parmi les gens de la ferme...

CHARLOTTE. Quel bonheur si c'était encore une révolution ! Comme elle viendrait à propos celle-là !..

MADAME DE SAINT-MARC. Tu l'ennuies déjà au couvent, Charlotte !

CHARLOTTE. Non, Madame; mais une révolution donne toujours trois bonnes journées d'amusement !

MADAME DE SAINT-MARC. Oui, et à la quatrième on recommence à s'ennuyer comme avant. Dans notre France tout se fait mal.

CHARLOTTE. Excepté le mal qui se fait bien.

## SCÈNE II.

MADAME DE SAINT-MARC, CHARLOTTE,  
LE PORTIER.

LE PORTIER. Madame ! Madame ! un jeune homme vient de se noyer dans votre étang.

MADAME DE SAINT-MARC. Ah ! mon Dieu.

LE PORTIER. Mais rassurez-vous, Madame; des jardiniers l'ont retiré de l'eau, et l'ont porté à votre ferme, où les secours viennent de le rappeler à la vie : le père Gervais lui a prêté ses habits des dimanches, afin qu'il puisse décentement rentrer chez lui.

CHARLOTTE. Madame, faites donc demander ce jeune homme qui a l'audace de venir se noyer chez vous.

MADAME DE SAINT-MARC. Mais conçoit-on une pareille insolence ! et comment se fait-il que ce jeune homme ait choisi exprès mon étang pour se noyer.

CHARLOTTE. A-t-on idée d'une pareille inconvenance; choisir exprès l'étang de Madame pour

un suicide, on dirait que nous manquons de rivières dans le département de Seine-et-Oise.

MADAME DE SAINT-MARC. Les trois demoiselles Desbuissons ne manqueront pas de faire circuler que ce jeune homme s'est noyé à mon intention.

CHARLOTTE. Elles l'ont déjà dit.

MADAME DE SAINT-MARC. À cet âge, on ne se tue que par amour...

CHARLOTTE. C'est encore ce qu'elles ont dit.

MADAME DE SAINT-MARC. Elles disent donc tout!

CHARLOTTE. Tout, excepté le vrai.

MADAME DE SAINT-MARC. Oh! cette fois, je veux arrêter la calomnie à sa source.

CHARLOTTE. Elle a déjà pris le chemin de fer; elle sera au Havre dans cinq heures, convoi direct.

MADAME DE SAINT-MARC. Charlotte, je vais avoir une explication sérieuse avec ce jeune homme.

CHARLOTTE. Adieu le couvent! (*Elle sort.*)

MADAME DE SAINT-MARC. Une explication, en plein midi, devant témoins, et l'on verra bien à l'air dont je lui parlerai, que je n'ai aucune sympathie pour les gens qui viennent se noyer chez moi. (*Charlotte rentre.*)

### SCÈNE III.

MADAME DE SAINT-MARC, LE PORTIER.

LE PORTIER, annonçant. Entrez, Monsieur, voici Madame.

LES MÈRES, LÉON D'ORVIGNY. (*Costume d'emprunt très-large de fermier. Il est très-pâle et son organe est d'une lenteur mélancolique.*)

MADAME DE SAINT-MARC. Il a l'air bien malheureux.

CHARLOTTE. Et le costume ne le flatte pas.

LÉON D'ORVIGNY. Madame, j'ai obéi.

MADAME DE SAINT-MARC. Monsieur, je suis ravie de vous voir sain et sauf, mais vous m'obligeriez beaucoup, si vous m'exposiez la raison qui vous a fait donner la préférence à mon étang sur toutes les pièces d'eau du voisinage.

LÉON D'ORVIGNY. Madame, je n'ai aucune préférence; le hasard m'a conduit chez vous, l'accès du désespoir m'a saisi devant votre étang, et ma raison n'a pu retenir ma tête, je suis tombé! Je comprends, maintenant, devant vous, que mon suicide est plus qu'un crime, c'est une impolitesse; une autre fois, je me contenterai d'être criminel.

MADAME DE SAINT-MARC. Comment! Monsieur, vous vous proposez de recommencer.

LÉON D'ORVIGNY, avec une mélancolie profonde. Il le faut bien.

MADAME DE SAINT-MARC. À votre âge, Monsieur,

quel si grand malheur peut exciter en vous un désespoir si acharné? Veuillez bien excuser l'indiscrétion de ma demande.

LÉON D'ORVIGNY. Votre demande est toute charitable, et n'est point indiscrète.

MADAME DE SAINT-MARC. Peut-être une passion contrariée.

LÉON D'ORVIGNY. Non, Madame, une passion contrariée m'eût donné la vie.

MADAME DE SAINT-MARC. La perte d'une fortune...

LÉON D'ORVIGNY. Non, Madame; ma fortune me donne l'aisance, j'ai onze mille francs de rente, et ma maison de campagne est à cinq minutes de ce château.

MADAME DE SAINT-MARC. Votre santé...

LÉON D'ORVIGNY. Est excellente, Madame; je possède tout ce qui fait la joie des autres hommes; il ne me manque rien pour être heureux.

MADAME DE SAINT-MARC. Et, vous êtes malheureux?

LÉON D'ORVIGNY. Je n'ai point dit cela, Madame.

MADAME DE SAINT-MARC. Alors, Monsieur, je ne vous comprends pas.

LÉON D'ORVIGNY. Cela ne m'étonne pas.

CHARLOTTE. Ni heureux, ni malheureux, c'est une horrible position!

LÉON D'ORVIGNY. L'ennui me tue, Madame, voilà!

MADAME DE SAINT-MARC, avec un soupir. Je comprends!

CHARLOTTE, avec un soupir. Nous comprenons.

MADAME DE SAINT-MARC. Vous n'aimez donc rien en ce monde?

LÉON D'ORVIGNY. Rien, Madame, pas même l'amour.

CHARLOTTE. Ah! mon Dieu!

LÉON D'ORVIGNY, s'inclinant pour prendre congé. Madame, permettez-moi de me retirer.

MADAME DE SAINT-MARC. Monsieur!

CHARLOTTE. Madame, ne laissez pas partir Monsieur, il va se renoyer.

MADAME DE SAINT-MARC. Monsieur, je me crois obligée, en conscience, de vous demander, si vous allez sortir de ce château avec de meilleures intentions?

LÉON D'ORVIGNY. Madame, mes intentions sont immuables. Je vais retrouver dans le monde tout ce que je croyais y avoir laissé; vos jardiniers, en me sauvant, ne m'ont accordé qu'un sursis. Je suis irrévocablement condamné.

MADAME DE SAINT-MARC. Alors, Monsieur, ma religion me défend de vous laisser sortir!

CHARLOTTE. Vous êtes notre prisonnier, nous ne voulons pas avoir la mort d'un homme sur la conscience.

LÉON D'ORVIGNY. Il me serait bien aisé de vous

tromper, Madame, sur mes intentions... mais j'aime mieux accepter toutes les conséquences de ma franchise.

MADAME DE SAINT-MARC. Vous ne vous intéressez donc à personne, Monsieur? et personne ne s'intéresse à vous?

LÉON D'ORVIGNY. Je suis orphelin, Madame... le suicide est l'expression suprême de l'égoïsme... celui qui se tue n'aimait que lui,

CHARLOTTE. Mais nous nous intéressons à vous, Madame et moi.

MADAME DE SAINT-MARC. Sans doute, et n'êtes-vous pas engagé de reconnaissance et d'amitié envers ceux qui vous ont sauvé de la mort, à leurs risques et périls?

LÉON D'ORVIGNY. Ceux-là, je ne les oublierai pas, ma fortune leur appartient ou va leur appartenir...

MADAME DE SAINT-MARC. Ce sont des services qui ne paient pas avec de l'argent.

LÉON D'ORVIGNY. De quelle manière voulez-vous que je les paie, Madame.. je les paierai.

MADAME DE SAINT-MARC. En renonçant à vos projets de mort.

LÉON D'ORVIGNY. J'essaierai de vivre, Madame... mais...

MADAME DE SAINT-MARC. Oh! point de mais... vous avez été sauvé chez moi par mes gens, je vous ordonne de vivre et vous vivrez; votre premier suicide a été, dites-vous, une impolitesse; le second serait une ingratitude... vous ne serez pas ingrat.

LÉON D'ORVIGNY. Si quelque chose, Madame, peut me réconcilier avec la vie, c'est l'intérêt que votre grâce charmante daigne porter à un malheureux.

MADAME DE SAINT-MARC. Comment osez-vous dire malheureux! Laissez cette plainte à ceux qui souffrent des maux véritables.

CHARLOTTE. Et qui n'ont pas onze mille francs de rente.

LÉON D'ORVIGNY. Eh bien! mes onze mille francs de rente jouent un grand rôle dans la liste de mes ennuis... ce chiffre bolteux onze qui ne s'accorde pas avec les douze mois de l'année, me tourmente au delà de toute expression... Ne riez pas, Madame, ceci est grave... j'éprouve chaque matin une tentation fatale à laquelle je succomberai tôt ou tard pour donner à mes revenus le douzième qui leur manque; je sens que je me lancerai dans quelque tripotage de bourse, dans quelque machination de chemin de fer, et que je me ruinerai complètement à la poursuite de ce douzième. Tout cela est absurde, j'en conviens, absurde pour les autres et très-raisonnable... à mes yeux; je regarde le chiffre onze, comme un ennemi mortel.

MADAME DE SAINT-MARC. Si tous les malheurs

qui vous tourmentent sont de la nature de celui-ci, je ne désespère pas de votre guérison.

LÉON D'ORVIGNY. Maintenant, Madame, daignez-vous donner la liberté à votre prisonnier.

MADAME DE SAINT-MARC. Oui, mais à condition que mon prisonnier méritera sa liberté.

LÉON D'ORVIGNY. Je serai reconnaissant, Madame.

MADAME DE SAINT-MARC. Et vous viendrez tous les jours exprimer votre reconnaissance à ceux qui vous ont sauvé, jusqu'à votre complète guérison.

LÉON D'ORVIGNY. Tous les jours, Madame; je me survis à moi-même, ou, pour mieux dire, ma vie commence aujourd'hui. (*Il salue respectueusement et sort.*)

## SCÈNE IV.

MADAME DE SAINT-MARC, CHARLOTTE,  
LE PORTIER.

CHARLOTTE. Mon Dieu! qu'il est doux de faire une bonne action!

MADAME DE SAINT-MARC. Et à peu de frais.

CHARLOTTE. Maintenant, il nous est permis de rire! Quelle tournure grotesque! un homme n'est pas dangereux avec cet habit de fermier d'opéra-comique.

MADAME DE SAINT-MARC. Ah! j'y pense maintenant!.. nous avons oublié de lui demander son nom.

CHARLOTTE. J'ai cru toujours voir devant nous le père Gervais endimanché; je n'ai pas songé, moi, à lui donner un autre nom que celui de votre fermier.

LE PORTIER, annonçant. Mademoiselle Baptistine Desbuissons cadette. (*Il sort.*)

MADAME DE SAINT-MARC. Je me sauve... recois-la, Charlotte, et ménage-la.

CHARLOTTE. Soyez tranquille, je la ménagerai en la déchirant.

## SCÈNE V.

CHARLOTTE, MADEMOISELLE DESBUISSONS  
CADETTE, LEMIGNARD.

MADMOISELLE DESBUISSONS. Madame de Saint-Marc est-elle visible?

CHARLOTTE. Oh! oui, Mademoiselle, je viens de la voir, mais aujourd'hui, elle ne sortira pas de son appartement.

MADMOISELLE DESBUISSONS. En venant de la messe, avec M. Lemignard, je me suis détournée un instant pour demander des nouvelles de votre maîtresse.

CHARLOTTE, offrant des fauteuils. Si Madames-

selle et Monsieur veulent se reposer un instant.

MADemoiselle DESBUISSONS. Oui, un instant. La chaleur est accablante.

LEMIGNARD. Accablante.

MADemoiselle DESBUISSONS. M. Lemignard a bien voulu m'accompagner... le voisinage de la garnison est fort désagréable; une femme ne peut sortir seule, sans s'exposer à quelque avanie : ma sœur aînée, Brigitte, a été suivie hier par un officier de dragons, jusqu'à la grille du parc.

CHARLOTTE. Oh! ces officiers ne reculent devant rien.

LEMIGNARD. Et, malheureusement, je n'étais pas là!

MADemoiselle DESBUISSONS. Un homme en impose toujours.

LEMIGNARD. Toujours.

MADemoiselle DESBUISSONS. Et dire qu'il faut si peu pour compromettre la réputation d'une femme!

CHARLOTTE. A tel point que les assiduités de M. Lemignard chez les demoiselles Desbuissons s'interprètent dans le monde d'une étrange manière.

(M. Lemignard bondit sur son fauteuil.)

MADemoiselle DESBUISSONS. Heureusement, les mœurs de M. Lemignard sont au-dessus de tout soupçon : M. Lemignard est marguillier, conseiller municipal, président de la caisse d'épargnes et économiste. La calomnie perdra sa dernière dent sur sa virginale réputation.

CHARLOTTE. Mais je n'ai pas été comprise par mademoiselle Desbuissons; le monde ne calomnie pas les hommes, il ne s'attaque ordinairement qu'aux femmes.

MADemoiselle DESBUISSONS. Vous avez raison, Mademoiselle, c'est nous seules, nous, pauvres femmes, qui souffrons de la malignité humaine!.. pas plus tard que ce matin, à propos du suicide de M. Léon d'Orvigny.

CHARLOTTE. Ah! il se nomme Léon d'Orvigny?

MADemoiselle DESBUISSONS, étonnée. Vous l'ignorez!

LEMIGNARD. Ceci est fort! elle l'ignorait!

MADemoiselle DESBUISSONS. A propos donc du suicide de ce jeune homme, que vous ne connaissez pas, n'a-t-on pas dit partout que ce suicide était une feinte amoureuse, et que M. Léon d'Orvigny avait pris le chemin de l'étang, où on ne se noie pas, pour entrer dans ce château où on se noie!

CHARLOTTE. Ah! on a dit cela.

MADemoiselle DESBUISSONS. Et tout l'arrondissement, composé de vingt-deux mille électeurs, le redira demain. Je viens donc, en amie charitable, inviter madame de Saint-Marc à faire démentir ce bruit par le journal de Seine-et-Oise.

CHARLOTTE. Mademoiselle, on ne dément que les bruits vrais dans les journaux. Quand vos vingt-deux mille électeurs feront courir le bruit que vous exploitez la calomnie et la coquetterie à soixante-quinze ans, je vous conseille de les démentir.

MADemoiselle DESBUISSONS, se levant. Insolente!

LEMIGNARD, d'un ton menaçant, à Charlotte. S'il y avait ici un homme.

LE PORTIER, annonçant. M. Léon d'Orvigny.

LEMIGNARD, reculant. Ah!

MADemoiselle DESBUISSONS. Sortons.

LEMIGNARD. Oui.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON D'ORVIGNY, en costume très-élégant.

MADemoiselle DESBUISSONS, sortant. C'est vraiment scandaleux.

LEMIGNARD. Venez, mademoiselle Desbuissons. (Ils sortent par la porte du fond, et saluent Léon d'Orvigny. — La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON D'ORVIGNY, CHARLOTTE.

LÉON D'ORVIGNY. Je dois ma première visite de convalescence à madame de Saint-Marc...

CHARLOTTE. Et vous venez payer votre dette.

LÉON D'ORVIGNY. C'est la première que j'ai contractée de ma vie.

CHARLOTTE. Alors je comprends votre empressement.

LÉON D'ORVIGNY. Me permettrez-vous d'acquiescer la seconde?

CHARLOTTE. Envers qui?

LÉON D'ORVIGNY. Envers vous, Mademoiselle.

CHARLOTTE. Je suis votre créancière aussi, moi!

LÉON D'ORVIGNY. Oui.

CHARLOTTE. A mon insu probablement.

LÉON D'ORVIGNY. Qu'importe au débiteur loyal l'ignorance du créancier!

CHARLOTTE. Soit, j'accepte tout !

LÉON D'ORVIGNY. Tout.

CHARLOTTE. Pourquoi pas? c'est si aisé de recevoir.

LÉON D'ORVIGNY. Mademoiselle, vous m'avez témoigné ce matin le plus vif intérêt.

CHARLOTTE. Le plus vif, je ne le nie pas.

LÉON D'ORVIGNY. Je vous prie donc d'accepter comme souvenir une...

CHARLOTTE, vivement. Oh ! de cette manière je n'accepte rien, vous parlez comme un testament; quittez ce style de moribond devant un notaire, et j'accepterai tout.

LÉON D'ORVIGNY. Même une bague?..

CHARLOTTE. Est-ce qu'on refuse une bague?

LÉON D'ORVIGNY, lui donnant un portefeuille. Eh bien ! voilà de quoi la payer. Vous la choisissez à votre goût.

CHARLOTTE. Et vous ne penserez plus aux étangs, aux rivières, à vos malheureux onze mille francs de rente?

LÉON D'ORVIGNY. Parole d'honneur ! je n'y penserai plus.

CHARLOTTE. Donnez-moi la bague.

LÉON D'ORVIGNY. La voilà.

CHARLOTTE. Puis-je vous rendre un service maintenant?

LÉON D'ORVIGNY. Un service immense.

CHARLOTTE. Lequel?

LÉON D'ORVIGNY. Allez dire à madame de Saint-Marc que si je n'ai pas le bonheur de la revoir tout de suite, je meurs deux fois dans un jour.

CHARLOTTE. Ce serait trop... je vais vous annoncer... Veuillez bien faire deux tours de promenade dans le jardin, Madame achève sa toilette...

LÉON D'ORVIGNY, sortant. J'espère avoir la patience de faire deux tours de promenade.

CHARLOTTE. Et surtout tenez-vous toujours à deux kilomètres de l'étang.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, seule, regardant le portefeuille. O divine curiosité ! charmante fille d'Ève ! songe de réveil ! comme je me reconnais femme à ce défaut enivrant que je ne changerais pas contre une vertu ! Ouvrons la boîte de Pandora. (Elle ouvre le portefeuille.) Des billets avec des lettres rouges, des billets de cinq mille francs ! Autre genre de suicide : il veut se ruiner maintenant... Ah ! mon Dieu ! un, deux, trois... je parie qu'il y en a vingt.. tout juste vingt-cinq mille francs de rente... il lui en reste six, cinq cents francs par mois, compte rond ! il s'est mis à son aise avec ce cadeau... mais je ne l'accepte pas... il n'y a pas de bagues de cent mille francs. Cependant, lors-

qu'il s'agit de rendre la tranquillité d'esprit à un pauvre monomane enclin au suicide, est-il permis de refuser cinq mille francs de rente, offerts avec tant de grâce et d'esprit? Non, je ne serai pas ingrate à ce point, je me dévoue, j'accepte; il est si doux d'obliger, et puis, quand il sera plus raisonnable, je lui rendrai peut-être. Moi, je suis de l'avis de M. de Voltaire : demain il fera jour, et la nuit porte avis.

SCÈNE III.

CHARLOTTE, MADAME DE SAINT-MARC, toilette de fin de deuil.

MADAME DE SAINT-MARC. Ne perds pas un instant, Charlotte; il y va de mon honneur, de ma réputation; un seul jour, une seule bonne action peut me compromettre, et m'enlever le fruit de dix mois de veuvage irréprochable.

CHARLOTTE. Où faut-il courir, Madame, pour sauver tout cela?

MADAME DE SAINT-MARC. Chez mon voisin, M. Baralier.

CHARLOTTE. A côté de la grille d'entrée; c'est le plus voisin de nos voisins.

MADAME DE SAINT-MARC. Il faut l'amener ici tout de suite.

CHARLOTTE. Sous quel prétexte?

MADAME DE SAINT-MARC. Tu le trouveras... Le jeune homme au suicide, là, dans le jardin... je l'ai reconnu sous sa toilette de dandy... il va se présenter chez moi; je ne puis m'empêcher de le recevoir, il me faut donc ce voisin Baralier.

CHARLOTTE. Pour moraliser la situation : c'est un homme de cinquante-quatre ans, chauve, élève de vers à soie, agronome, et de plus ennuyeux comme l'hiver, bête comme une romance, laid comme un créancier.

MADAME DE SAINT-MARC. C'est ce qu'il me faut... esquivé-toi par la porte dérobée. Ne perds pas une minute, amène-moi M. Baralier.

CHARLOTTE, sortant à gauche. Ah ! Madame, que nous sommes loin du couvent !

SCÈNE IV.

MADAME DE SAINT-MARC, seule. Au fond, le monde n'est pas exigeant. Il se contente des apparences. Ce n'est pas ce que nous ensovelissons entre quatre murs qui tue notre réputation; c'est ce que nous affichons en public. Il est moins dangereux quelquefois de cacher un vice que d'ôter une vertu... Mon Dieu ! qu'il est difficile de vivre selon les lois que l'homme a faites contre nous ! (On entend un coup de feu dans la campagne.)

Un coup de feu !. Ah ! mon Dieu ! si c'était encore une seconde folie de ce jeune homme!..

## SCÈNE V.

MADAME DE SAINT-MARC, HIPPOLYTE, GABRIEL LOROT, tous deux en costume de chasseur.

MADAME DE SAINT-MARC. Mon cousin.

HIPPOLYTE. Me voici ! me voici ! cousine, embrassons-nous ! j'ai mis onze jours et demi pour venir de Paris à votre château, à travers bois, plaines, étangs et marécages, toujours chassant comme un braconnier ! Je vous présente, cousine, mon ami Gabriel Lorot ; il vous demande un asile. L'infortuné a sur le dos quinze procès-verbaux de garde-chasse. Je lui ai promis les douceurs de votre hospitalité.

MADAME DE SAINT-MARC, au comble de l'embaras. Je ne refuse l'hospitalité à personne ; mais vous savez que je n'ai rien ici de ce que l'hospitalité demande.

HIPPOLYTE. Il ne demande rien, cousine ; nous, chasseurs, nous nous contentons même de ce qui n'existe pas... Quatre heures de sommeil dans une grange, sur une botte de foin et à la pointe du jour, nous revoilà sur pied, au milieu d'un orchestre de chiens, la plus belle des musiques ! et nous réveillons en sursaut tout ce qui dort dans les broussailles, à dix lieues à la ronde, et nous chantons le fameux halali...

En avant, chasseurs ! en avant !..

Cousine, je vous dirai le reste plus tard.

GABRIEL LOROT. Madame, avant de vous voir, je vous avais déjà remerciée de votre bon accueil, dans la personne de votre aimable cousin.

HIPPOLYTE. Bravo ! mon ami ! galant comme un chasseur ! c'est un proverbe de chasseur, ma cousine.

MADAME DE SAINT-MARC. Oh ! la remarque est inutile ; je l'avais deviné.

HIPPOLYTE. Je suis heureux, cousine, de vous présenter Gabriel Lorot comme le plus ancien de mes amis.

MADAME DE SAINT-MARC. Ah !

HIPPOLYTE. Je n'ai pas d'autre ami, et nous nous connaissons depuis avant-hier ; mais deux jours en chasse, c'est dix ans. Mon père m'a donné un bon conseil : mon enfant, m'a-t-il dit toujours, veux-tu ne jamais avoir d'ennemis, ne fais jamais d'amis. J'ai suivi le conseil, tant que j'ai ignoré l'existence de Gabriel Lorot, un jeune homme accompli ; héros de tir et de salle ; héros d'épée et d'arme à feu ! passé docteur *in utroque* à la Sorbonne du jardin Mabille, enfin un Pylade de mil huit cent cinquante que mon père n'avait pas prévu quand il m'a donné son conseil.

MADAME DE SAINT-MARC. Cet éloge est très-flateur

et très-mérité, sans doute ; malheureusement, votre ancien ami ne trouvera dans ce château, aucune occasion de faire valoir ses qualités brillantes ; le conduisant ici, vous m'avez préparé un regret bien amer, celui de le voir partir trop tôt.

HIPPOLYTE. Il partira tard, il ne partira pas, nous peuplerons votre solitude, chère cousine.

GABRIEL LOROT. Trop heureux, Madame, de partager notre existence entre la chasse et votre société.

MADAME DE SAINT-MARC, à part. La belle occasion d'être impolie, si j'osais.

HIPPOLYTE. Cousine, nous avons, mon ami et moi, un appétit de chasseurs ; j'ai invité Gabriel à déjeuner chez vous.

GABRIEL LOROT. Sans façon.

HIPPOLYTE. Non, avec façon ; ma cousine a la première table du département.

MADAME DE SAINT-MARC. Messieurs, je vais donner mes ordres. (*Elle salue et sort à gauche.*)

## SCÈNE VI.

GABRIEL LOROT, HIPPOLYTE.

GABRIEL. La belle créature, je ne partirai jamais ! la cousine est adorable ; elle est si belle qu'elle m'a rendu muet et stupide. Comment, tu as des cousines de cette tournure dans un château, et tu poursuis le cerf dans un bois !

HIPPOLYTE, à part. Il a raison ! ma cousine est une veuve superbe !

GABRIEL. Et tu ne l'as jamais remarqué ?

HIPPOLYTE. Jamais... que diable avais-je donc dans l'esprit ! au fait, c'est la plus belle cousine qu'un jeune cousin puisse avoir... Oh ! la bonne idée ! je vais en devenir amoureux !

GABRIEL. Un instant ! pardon, Hippolyte ; la place est prise.

HIPPOLYTE. Et par qui ?

GABRIEL. Par moi.

HIPPOLYTE. Ah !

GABRIEL. Cela l'étonne.

HIPPOLYTE. Beaucoup, davantage même.

GABRIEL. En entrant ici, j'ai croisé l'œil avec elle, et je me suis dit : *touché !* une minute a suffi, j'étais blessé au cœur, cela l'apprendra, mon cher, à conduire tes amis chez tes cousines.

HIPPOLYTE. Et tu deviens amoureux comme cela, toi ?

GABRIEL. Et toi donc ?

HIPPOLYTE. Moi, c'est différent ! je la connaissais.

GABRIEL. Eh ! bien ! moi, je la connais. Hippolyte, écoute un bon conseil ; ne viens pas chasser sur mes terres.

HIPPOLYTE. Mais, c'est toi, parbleu ! qui chasses sur les miennes !

GABRIEL. Je suis braconnier.  
 HIPPOLYTE. En amour aussi.  
 GABRIEL. En tout.  
 HIPPOLYTE. Eh bien ! je pars pour Paris tout de suite.  
 GABRIEL. Moi, je reste, pars.  
 HIPPOLYTE. Chez moi, tu me donnes mon congé chez ma cousine.  
 GABRIEL, d'un ton menaçant. Hippolyte ! je n'ai jamais que cinq minutes de patience à dépenser avec un ennemi, prenez garde à vous, Monsieur !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE, BARALIER, LÉON D'ORVIGNY.

CHARLOTTE, en dehors. Mais attendez donc, monsieur Baralier.  
 BARALIER, s'avançant. Je puis dire que j'entre ici en triomphateur, madame de Saint-Marc me fait appeler. (A Gabriel.) Annoncez-moi à madame de Saint-Marc.  
 GABRIEL, furieux. Vous êtes un insolent, Monsieur.  
 CHARLOTTE, venant du fond. Ah ! mon Dieu ! d'où sortent ceux-ci ! courons avertir Madame. (Elle entre à gauche.)  
 BARALIER. Pardon, Monsieur, j'ai fait une erreur, c'est excusable.  
 GABRIEL. Je ne vous excuse pas, Monsieur ; allez chercher vos valets chez vos pareils.  
 LÉON D'ORVIGNY, à Gabriel. Monsieur, vous devez du respect à un vieillard.  
 BARALIER, à Léon. Je ne suis pas un vieillard Monsieur, vous m'insultez en me défendant.  
 HIPPOLYTE. Messieurs ! vous méconnaissiez toutes les convenances ! respectez la maison de madame de Saint-Marc.  
 LÉON D'ORVIGNY. C'est juste ce que dit Monsieur.  
 GABRIEL. Il n'y a de juste que ce que je dis ; vous êtes trois insolents !  
 TOUS. Ah ! c'est trop fort.  
 GABRIEL. Voici mon nom, je demeure ici, je suis à votre disposition.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES.

CHARLOTTE, annonçant. Messieurs, votre déjeuner est servi.  
 GABRIEL. Ah ! allons déjeuner d'abord.  
 HIPPOLYTE. Non, Monsieur je vais déjeuner

chez le garde-chasse, c'est un convive plus amusant que toi.

GABRIEL. C'est bien, je vais déjeuner seul, je mangerai pour deux ; ordinairement on déjeune après le duel.

HIPPOLYTE. Moi, je déjeune avant et après.

GABRIEL. Moi, je déjeune toujours. (Gabriel et Hippolyte sortent.)

BARALIER, à Charlotte. Et que viens-je faire ici, moi ? conseillez-moi maintenant.

CHARLOTTE, à part. C'est juste. (Haut.) Comment vous ne devinez pas ce que vous venez faire ici.

BARALIER. Ma foi, non... quel est cet homme-là ?

CHARLOTTE. Je vous expliquerai cela plus tard ; vous me demandez une pareille chose, vous qui connaissez si bien les femmes.

BARALIER, triomphant. Ah !.. oui... j'y suis.

CHARLOTTE. Il est plus heureux que moi, je n'y suis pas.

BARALIER. Je m'en doutais !.. (Il serre la main de Charlotte.) Je reviendrai quand ce diable de spadassin sera parti... oh ! les veuves !.. je ne vous dirai que deux mots ; mais ils sont significatifs... au revoir...

CHARLOTTE. Au revoir, monsieur Baralier. (Baralier sort exalté.)

LÉON D'ORVIGNY, descendant du fond. Madame de Saint-Marc ne quittera donc pas son appartement.

CHARLOTTE. Une migraine.

LÉON D'ORVIGNY. Assez, je vous arrête sur la migraine ; n'avez-vous pas de meilleure raison ?

CHARLOTTE. Pour excuser l'absence d'une femme, la meilleure raison est toujours celle qu'on ne donne pas.

LÉON D'ORVIGNY. C'est bien.

CHARLOTTE. Songez seulement, Monsieur, que vous êtes obligé, par votre parole, à faire acte de présence ici tous les jours.

LÉON D'ORVIGNY. Oui, tant que je vivrai.

CHARLOTTE. Cela va sans dire, et vous êtes obligé de vivre aussi.

LÉON D'ORVIGNY. Charlotte, je vais vous faire une confidence.

CHARLOTTE. Gardez-vous-en bien, je vous trahirais.

LÉON D'ORVIGNY. C'est justement ce que je veux.

CHARLOTTE. Monsieur, vous n'êtes pas raisonnable ; gardez votre confidence, je ne veux pas apprendre ce que je sais déjà.

LÉON D'ORVIGNY. Dites à madame de Saint...

CHARLOTTE. Monsieur, si vous dites un mot de plus, je vous rends les cinq mille francs de rente que vous m'avez donnés.

LÉON D'ORVIGNY. Un seul mot. Serai-je plus heureux demain ?

CHARLOTTE. A condition que vous serez plus sage aujourd'hui.

LÉON D'ORVIGNY. A demain donc. *(Il sort.)*

## SCÈNE IX.

CHARLOTTE, seule. Mon Dieu ! l'émeute est dans

notre couvent ! ceci me rappelle une fable... Deux femmes vivaient en paix... Un... homme survint, et voilà la guerre allumée ! Amour !.. nous verrons le reste. En attendant, l'enqui a démenagé ; il a fini son bail avec le château. *(Le rideau baisse.)*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

Même décor.

## SCÈNE PREMIÈRE.

L'orchestre joue comme introduction l'air de Frychut.

HIPPOLYTE seul. *(Il fredonne Chasseur diligent.)*

Mon nouvel ennemi Gabriel Lorot, qui était mon vieil ami hier, m'a laissé en partant ce billet qui n'est pas doux. *(Il lit.)* « Monsieur, trouvez-vous demain, au lever du soleil, au bord de « l'étang, avec du courage, vos armes, un témoin et un pâté froid ; votre ennemi, Gabriel « Lorot... » C'est bon !.. tout est prêt, excepté mon témoin ; où diable dénicher un témoin ici ?.. Voyons si le soleil est levé. *(Il se met à la fenêtre à demi-vêtu.)* Le soleil n'est pas levé... mais en revanche, voilà trois vieilles femmes qui doivent avoir toujours été vertueuses, car elles aiment à voir lever l'aurore... que font-elles... bonjour, Mesdames... bonjour !.. elles me regardent de travers comme les sorcières de Macbeth... Elles ont disparu... tant mieux ! elles gâtaient le paysage... Ah ! voilà M. Baralier ; hier, je ne l'ai vu qu'un instant... c'est égal, on peut en faire un témoin.

## SCÈNE II.

HIPPOLYTE, BARALIER, déconcertés.

HIPPOLYTE. Eh ! bonjour ! serrons-nous la main. J'avais fait un ami, jeudi dernier, je l'ai perdu ; je vais me battre avec lui ce matin, mon amitié est en disponibilité, je vous la donne : vous l'acceptez, et vous allez me servir de témoin.

BARALIER. Mon cher Monsieur, il m'est impossible de vous servir de témoin, dans ce duel.

HIPPOLYTE. Ah ! mon Dieu !.. et pourquoi donc ?

BARALIER. Je suis agronome.

HIPPOLYTE. Ah !

BARALIER. Et vice-président de la caisse d'épargnes.

HIPPOLYTE. Ne pouvez-vous pas donner pour

vingt-quatre heures votre démission d'agronome et de président de la caisse d'épargnes.

BARALIER. Impossible ! Au reste, la question n'est pas là !

HIPPOLYTE. Où est-elle donc la question ? je vous la ferai pour obtenir une réponse.

BARALIER. Ce n'est pas mon secret, c'est le secret d'un autre.

HIPPOLYTE. Raison de plus pour le divulguer.

BARALIER. Il y a une femme en cause.

HIPPOLYTE. Voyons ! contez-moi cela... M. votre fils a quelque intrigue amoureuse.

BARALIER. Je n'ai point de fille.

HIPPOLYTE. Quelque coquin de neveu, façon Molière ?

BARALIER. Je n'ai point de neveu.

HIPPOLYTE. Vous composez tout seul votre famille ?

BARALIER. Oui.

HIPPOLYTE. C'est beaucoup, pour un seul homme.

BARALIER. Monsieur Hippolyte, quel âge avez-vous ?

HIPPOLYTE. Vingt ans, comme tout le monde.

BARALIER. Vous êtes jeune, c'est un charmant défaut, mais c'est un défaut.

HIPPOLYTE. C'est probablement le seul dont vous vous êtes corrigé.

BARALIER. Nous verrons plus tard.

HIPPOLYTE. C'est déjà vu.

BARALIER. Eh bien ! Monsieur, si vous aviez l'expérience d'un homme grave, vous comprendriez qu'une affaire de mariage passe avant une affaire de duel.

HIPPOLYTE. Ah ! vous allez marier quelqu'un de vos amis ?

BARALIER. Mon ami le plus intime, celui dont je ne me sépare pas.

HIPPOLYTE. Même en ce moment ?

BARALIER. Même en ce moment.

HIPPOLYTE, regardant autour de lui. Alors, c'est moi.

BARALIER. Non.

HIPPOLYTE. C'est alors vous.

BARALIER. Pourquoi pas ?

HIPPOLYTE. C'est juste ! au fait, qui peut vous empêcher de vous marier ? Il n'y aurait que la femme que vous avez choisie qui pourrait s'opposer à votre choix.

BARALIER. Monsieur Hippolyte Jonsac, je suis vraiment étonné de voir que vous ignorez tout.

HIPPOLYTE. Instruisez-moi, je n'ignorerais rien et vous ne vous étonnez plus.

BARALIER. On ne vous a rien dit ?

HIPPOLYTE. Rien.

BARALIER. Alors, je me tais.

HIPPOLYTE. Ah ! vous parlez, Monsieur ! vous ne vous taisez pas !

BARALIER. Vous m'y forcez ?

HIPPOLYTE. Les armes à la main.

BARALIER. Eh bien ! j'attends ici madame de Saint-Marc.

HIPPOLYTE. Pour l'épouser.

BARALIER. À peu près.

HIPPOLYTE. À cinq heures du matin ?

BARALIER. C'est un rendez-vous assigné pour hier.

HIPPOLYTE. Il me semble que vous y arrivez un peu tard, quoique de très-bonne heure.

BARALIER. Avez-vous oublié ce qui s'est passé hier dans le château ?

HIPPOLYTE. Faites comme si je l'avais oublié.

BARALIER. La femme de chambre de madame de Saint-Marc est venue en toute hâte m'arracher à mon domicile pour m'amener ici... est-ce clair cela ?

HIPPOLYTE. Pas encore assez clair. Éclaircissez toujours, je comprendrai mieux.

BARALIER. Elle m'a dit : madame de Saint-Marc vous demande un entretien sérieux. Je l'ai regardée en face comme cela d'un œil scrutateur... elle a souri, et a ajouté, je crois que c'est pour causer agronomie et agriculture... je n'ai plus vingt ans, moi, heureusement, heureusement... Je connais les femmes... je me suis rappelé, tout à coup, vingt conversations que j'ai eues avec ma belle voisine sur les désagréments du veuvage et du célibat ; j'ai fait une toilette de ville, pour paraître avec tous les petits avantages qu'on peut avoir ; et, en arrivant ici, je trouve le château en combustion, et il m'est impossible de voir, même un instant, madame de Saint-Marc ; un autre que moi, un enfant, aurait été embarrassé, je me suis retiré sans faire la moindre insistance, sans me targuer d'une avance reçue, toutes choses dont les femmes vous avertent gré, tôt ou tard, et maintenant, je crois aller au-devant des intentions de madame de Saint-Marc, en fixant moi-même, à ce matin, l'heure de l'entretien sérieux, qui a été hier jugé impossible par des circonstances indépendantes de ma volonté.

HIPPOLYTE. Monsieur Baralier, vous plaignez

fort agréablement, et je vous écouterai volontiers jusqu'à ce soir, mais un devoir d'honneur m'oblige à sortir. En vous écoutant, j'ai laissé lever le soleil, et je n'ai pas encore de témoin.

BARALIER, s'asseyant. Je vous souhaite bonne chance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GABRIEL LOROT, il est suivi d'un dragon.

GABRIEL, du fond. Eh ! bien ! Monsieur ! on est donc obligé de venir vous chercher ici ? vous me faites faire le pied de grue au bord de l'étang ! me prenez-vous pour un héron !

HIPPOLYTE. Commencez, Monsieur, par respecter le sommeil des femmes, et ne parlez pas si haut.

GABRIEL. Je ne reçois point de leçons, j'en donne ; êtes-vous prêt à en recevoir ?

HIPPOLYTE. Je cherche un témoin...

GABRIEL. Et ce petit monsieur, que fait-il là ?

BARALIER, épouvanté. J'attends...

GABRIEL. On n'attend pas, Monsieur ! venez tous deux.

BARALIER. Permettez, Monsieur...

GABRIEL. Je vous permets de sortir, voilà tout.

HIPPOLYTE, à Baralier. Venez donc, et que cela finisse...

BARALIER. Laissez-moi donc dire deux mots à madame de Saint-Marc.

HIPPOLYTE. Madame de Saint-Marc se lève à midi.

GABRIEL, désignant le cavalier. Savez-vous que mon témoin s'ennuie d'attendre !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, elle entre en achevant sa toilette. Êtes-vous fous, Messieurs, pour troubler ainsi le sommeil des gens ?

BARALIER. Madame, je vais vous expliquer...

GABRIEL, à Baralier. Taisez-vous, n'effrayez pas les femmes, je vais lui donner le change. (À Charlotte.) Le rendez-vous de chasse est ici. (Avec volubilité.) Le bois est fait, le valet de limier a connaissance d'un ragot, on a déjà lancé deux ou trois couples d'attaque ; le ragot ne veut pas débaucher, et Briffaut, Margino, Barbaro, sont déjà décousus ! à cheval, nous forcerons la bête dans sa bauge, s'il ne veut pas débaucher.

CHARLOTTE. Voilà une langue que je n'apprendrai jamais.

GABRIEL, chantant. En avant, chasseurs, en avant...

CHARLOTTE. Voulez-vous donc vous teire.

BARALIER, il écrit un billet à la tête et s'écroule

par Hippolyte.) Madame, je n'ai que le temps de laisser cette lettre entre vos mains, je n'ai pas mis l'adresse, elle est d'ailleurs inutile. (Ils sortent.)

## SCÈNE V.

CHARLOTTE, seule. Trois hommes chez nous, à cinq heures du matin!.. hier nous périssons d'ennui, aujourd'hui nous périrons d'amusement... Que me veut celui-ci avec sa lettre. (Elle ouvre la lettre.) « Madame, je vous ai comprise, vous êtes veuve, et je suis garçon, voulez-vous fonder votre veuvage dans mon célibat, et faire deux heureux, je suis prêt; nous avons, vous et moi, une assez jolie fortune en portefeuille, mettons tout cela en commun au pied des autels, votre voisin, en attendant mieux, Baralier. » Voilà une déclaration de mariage qui tombe comme la foudre à mes pieds; ma foi, ce n'est pas à dédaigner peut-être; j'y réfléchirai...

## SCÈNE VI.

CHARLOTTE, MADAME DE SAINT-MARC.

CHARLOTTE. Déjà levée, Madame! votre pendule avance donc de six heures.

MADAME DE SAINT-MARC. C'est mon sommeil qui retarde d'une nuit, Charlotte, je n'ai pas fermé l'œil.

CHARLOTTE. Il y a de quoi l'incendie est au château.

MADAME DE SAINT-MARC. Et comment l'éteindre.

CHARLOTTE. En laissant brûler.

MADAME DE SAINT-MARC. Cet étourdi, cet enfant, ce cousin Hippolyte n'a-t-il pas osé hier me faire une déclaration.

CHARLOTTE. C'est votre faute, Madame; laissez les petits cousins où ils sont.

MADAME DE SAINT-MARC. Et cet imbécile de M. Baralier qui a disparu sans me dire un mot!

CHARLOTTE. Celui-là, Madame, je m'en charge pour moraliser la situation.

MADAME DE SAINT-MARC. Qu'en feras-tu?

CHARLOTTE. Ce qu'on fait d'un homme vieux et riche, je l'épouse.

MADAME DE SAINT-MARC. Tu épouses M. Baralier!

CHARLOTTE. Voulez-vous l'épouser à ma place, je vous le vends.

MADAME DE SAINT-MARC. Tu es folle.

CHARLOTTE. Voulez-vous parier cent mille francs que je l'épouse demain?

MADAME DE SAINT-MARC, riant. Cent mille francs, contre quoi?

CHARLOTTE. Contre cent mille francs, toutes mes économies de veuve.

MADAME DE SAINT-MARC. J'accepte le pari.

CHARLOTTE. Où est votre enjeu?

MADAME DE SAINT-MARC. Et où est le tien?

CHARLOTTE, ouvrant son portefeuille. Le voilà! comptez: vingt billets en lettres rouges.

MADAME DE SAINT-MARC. Ah! mon Dieu! et qui t'a donné cela?

CHARLOTTE. Un cousin arrivé de Californie; je vous expliquerai cela beaucoup mieux plus tard, maintenons-nous le pari.

MADAME DE SAINT-MARC. Au fait, que puis-je risquer?

CHARLOTTE. Ah! mon Dieu! rien, si vous perdez, je prends vos cent mille francs, et si je perds, vous ne prenez pas les miens.

MADAME DE SAINT-MARC. A ces conditions, je parie.

CHARLOTTE. Je crois bien! c'est moi qui joue en dupe.

MADAME DE SAINT-MARC. Comment cela?

CHARLOTTE. Parce que j'épouse M. Baralier. Je perds mon veuvage, je moralise la situation, je fais de mon mari votre intendant, nous avons un homme grave chez nous.

MADAME DE SAINT-MARC. Il est vrai que tout est profit pour moi, dans ton mariage.

CHARLOTTE. Vous jouez à qui perd gagne.

MADAME DE SAINT-MARC. Et je gagne ma tranquillité.

CHARLOTTE. Estimée cent mille francs; c'est pour rien.

MADAME DE SAINT-MARC. Voilà un beau dévouement, Charlotte.

CHARLOTTE. Madame, vous méritez qu'une femme de chambre se résigne à tout, même au mariage pour votre bonheur; voyez d'ici à quoi j'expose mon avenir, Madame; je vais avoir sous les yeux une jeune veuve, libre et souveraine maîtresse d'elle-même, tandis que moi, pauvre esclave, j'aurai sur les bras un maître barbare, un roi absolu, un Néron en paletot, un homme enfin, c'est tout dire! un homme! l'ennemi naturel de la femme; l'être orgueilleux qui a inventé la haine, le jour que nous avons inventé l'amour! avouez, Madame, qu'il est impossible d'être plus dévouée que moi.

MADAME DE SAINT-MARC. Eh bien! je te l'avoue deux fois, il y a de la vertu encore dans le monde...

CHARLOTTE. Dans ce château; n'allez pas plus loin, Madame, vous seriez trop d'erreurs de géographie.

MADAME DE SAINT-MARC. Et nous sommes pour tant si calomniées dans ce château!

CHARLOTTE. Il faut vous dire, Madame, que mon mariage sera un coup de mort pour les demoiselles Desbuissons.

MADAME DE SAINT-MARC. Dieu le fasse!

CHARLOTTE. Elles n'en échapperont pas! L'ânée

de ces demoiselles a fait la cour quarante ans à M. Baralier, elle lui a déclamé des tirades de *Phèdre* jusqu'à extinction de voix, à travers tous les arbres de son parc.

MADAME DE SAINT-MARC. Enfin, grâce à toi, Charlotte, voilà le calme revenu. (*On entend deux coups de pistolet. Stupéfaction des deux femmes.*) Ce n'est pas dans le bois! on a tiré du côté de l'étang.

CHARLOTTE. Ne vous effrayez pas, Madame; vous savez bien que ceux qui vous intéressent ne se tuent pas de ce côté avec des armes à feu.

MADAME DE SAINT-MARC. Personne ne m'intéresse, Charlotte.

CHARLOTTE. Pardon, Madame; je n'ai pas encore pris l'habitude de me tromper, permettez-moi de ne pas commencer.

MADAME DE SAINT-MARC. Tu crois que je pense à ce jeune moromane, M. Léon d'O... d'Ove... d'Ob...

CHARLOTTE. On n'oublie, Madame, que les noms dont on se souvient trop.

MADAME DE SAINT-MARC. Un jeune homme que je n'ai vu qu'une fois!

CHARLOTTE. Vous l'aviez vu cent fois avant de le connaître; c'est le héros de tous les romans que vous lisez.

MADAME DE SAINT-MARC. Je n'en lis plus.

CHARLOTTE. Depuis que vous en faites; depuis hier.

MADAME DE SAINT-MARC. Il faut pourtant savoir ce qui s'est passé là-bas... voilà deux coups de feu qui m'inquiètent.

CHARLOTTE. Voici une visite!.. j'entends une robe qui balaie les marches du perron.

MADAME DE SAINT-MARC. On vient sans doute nous apprendre quelque fâcheux événement. (*Elle marche vers la porte du fond, et recule en voyant mademoiselle Desbuissons.*)

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DESBUISSONS, LEMIGNARD.

MADMOISELLE DESBUISSONS, soutenue par le bras de M. Lemignard. Elle salue et s'assoit lourdement. Excusez-moi, ma chère voisine... excusez-moi si j'entre sans me faire annoncer... je me suis évanouie dans votre parc.

LEMIGNARD. Évanouie dans mes bras.

CHARLOTTE. Quel scandale!

MADMOISELLE DESBUISSONS. Vous avez dit quel scandale?

LEMIGNARD. Elle a dit quel sc...

MADAME DE SAINT-MARC. Ne faites pas attention, Mademoiselle; reprenez vos esprits.

MADMOISELLE DESBUISSONS. Je n'aurais jamais eu

la force de gagner ma maison... mes jambes troublaient... et si M. Lemignard ne m'eût soutenue, je faisais une chute sur le gazon.

CHARLOTTE. Souvenir de jeunesse!

MADMOISELLE DESBUISSONS, à Charlotte. Qu'avez-vous dit, Madame?

CHARLOTTE. Je ne veux pas que vous l'entendiez deux fois.

LEMIGNARD. Qu'a-t-elle dit?

MADAME DE SAINT-MARC. Charlotte, attendez d'être seule pour faire vos observations à qui vous voudrez.

LEMIGNARD. C'est très-bien!

MADMOISELLE DESBUISSONS, se levant. Selon notre usage de tous les matins, nous lisons, M. Lemignard et moi, le journal l'*Éclaircur de Seine-et-Oise*, et nous nous indignions d'un article infâme évidemment dirigé contre une de nos voisines, lorsque nous avons entendu deux coups de pistolet du côté de ce maudit étang: « C'est un duel! m'a dit M. Lemignard; — un duel! me suis-je écrié; et la voix m'a manqué pour en dire davantage. À peine avons-nous eu la force de nous traîner jusqu'à votre château.

MADAME DE SAINT-MARC. Quelqu'un a-t-il été blessé dans cette affaire?

LEMIGNARD. Pendant que je prodiguais mes soins à mademoiselle Desbuissons, j'ai vu les deux combattants et les deux témoins entrer dans la maison du garde-chasse. Personne n'était blessé; au contraire... on allait déjeuner.

MADMOISELLE DESBUISSONS. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce duel se rattache évidemment à l'article de l'*Éclaircur de Seine-et-Oise*.

CHARLOTTE. Mais quel est donc cet article infâme dont vous nous faites tant de bruit?

MADMOISELLE DESBUISSONS, à Charlotte. J'attends que madame de Saint-Marc m'interroge.

CHARLOTTE. Eh bien! madame de Saint-Marc vous interroge par son silence depuis que vous avez parlé de votre journal.

MADAME DE SAINT-MARC. C'est vrai.

MADMOISELLE DESBUISSONS. J'ai voulu le déchirer dans un accès d'indignation, mais M. Lemignard m'en a empêché... Au reste, il faut dédaigner les calomnies et...

MADAME DE SAINT-MARC, vivement. Mais, Mademoiselle, veuillez bien vous expliquer tout de suite; mon impatience est à bout.

MADMOISELLE DESBUISSONS. Monsieur Lemignard, veuillez bien nous lire cet article qui nous a tant indignés.

CHARLOTTE. La belle âme!

LEMIGNARD, tirant un journal de sa poche. Il faut avouer qu'il y a des gens bien...

MADAME DE SAINT-MARC. Voyons vite, au nom du ciel!

LEMIGNARD, lisant. « Feuilleton... C'est un

• feuilleton... *Chronique départementale... Lola Montès... Ce n'est pas cela .. Au dernier bal du Château-Rouge... Ah! j'y suis, voici... une jeune veuve, madame de Saint... trois étoiles... »*

MADemoisELLE DESBUISSONS. Mais c'est transparent comme une gaze...

MADAME DE SAINT-MARC. Lisez donc!

LEMIGNARD, lisant. « *Madame de Saint... trois étoiles, tient cour d'amour, dans un château voisin, à l'exemple de la reine Blanche qui tenait la sienne au manoir de Montargis. Jusqu'à ce moment rien n'avait troublé le roman que la châtelaine met en action avec de jeunes collaborateurs, mais hier un beau chevalier, en désespoir de jalousie, s'est précipité dans l'étang et s'y est noyé, tout juste assez pour pouvoir rentrer en maître au château. Madame de Saint-M... »*

MADAME DE SAINT-MARC, arrachant le journal et le déchirant. Assez, Monsieur.

LEMIGNARD. Ah! mon Dieu! vous dépareillez ma collection!

MADAME DE SAINT-MARC. Une collection de calomnies!

MADemoisELLE DESBUISSONS. Évidemment, ce sont des calomnies... c'est ce que je dis tous les jours... c'est ce que je disais encore ce matin à des voisines qui affirmaient avoir vu un jeune homme achevant sa toilette au balcon de cette fenêtre.

MADAME DE SAINT-MARC. Jamais un homme n'entre ici, Mademoiselle! jamais. (On entend un trio d'éclats de rire.)

### SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON D'ORVIGNY, HIPPOLYTE, BARALIER, au fond. Ils sortent de table et sont fort gais. Ivresse modérée.

MADAME DE SAINT-MARC. Charlotte! je suis déshonorée! tiens tête à ces gens-là: viens à mon secours.

### SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, moins madame de Saint-Marc.

HIPPOLYTE, à mademoiselle Desbuissons. Justement, Madame est ici fort à propos pour nous donner des renseignements sur la cour de Louis XV... Madame, quel était le costume du grand-veneur en mil sept cent cinquante-cinq, vous qui l'avez vu?

MADemoisELLE DESBUISSONS. Il était habillé comme les insolents de mil huit cent-cinquante, regardez-vous!

HIPPOLYTE. Ah! bien riposté! on voit que Madame a servi dans l'escadron volant de l'hôtel Rambouillet.

MADemoisELLE DESBUISSONS. Mais quelle horrible société hante ce château, madame Charlotte.

LEMIGNARD. Au nom du ciel! n'irritez pas ces hommes!

MADemoisELLE DESBUISSONS. Vous êtes un pu-sillanime... venez et marchez le front haut, devant ces spadassins. Voyez si j'en ai peur, moi!

HIPPOLYTE, la reconduisant. Mademoiselle, vous êtes sous notre protection, ne craignez rien: nous avons le respect du passé, nous sommes archéologues.

### SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, moins Lemignard et mademoiselle Desbuissons.

GABRIEL. Maintenant, posons les bases de notre traité de paix. Voyons, monsieur Baralier, attaquez la question.

BARALIER, en gaieté. Tout de suite. (Prenant Charlotte par la main.) Ne nous quittez pas ainsi, nous avons une explication...

CHARLOTTE. Avec moi?

BARALIER. Vous le savez bien.

CHARLOTTE. Devant témoins?

BARALIER. Il le faut... ces deux messieurs viennent de se battre; ils allaient recommencer; j'ai connu le sujet de leur querelle, et je leur ai fait tomber les armes des mains en leur disant que j'avais des projets de mariage sur le tapis, et qu'il ne fallait pas ensanglanter mes noces... Voyons, Madame, quel effet mon billet a-t-il produit?

CHARLOTTE. Est-ce qu'on ne réussit pas toujours, quand on parle mariage! les deux portefeuilles seront mis en commun.

BARALIER. Je suis accepté!

CHARLOTTE. Avec acclamation... mais, point de feinte, vous jurez d'épouser?

BARALIER. Je le jure entre vos mains!

HIPPOLYTE. Nous sommes témoins du serment.

CHARLOTTE. Je vais annoncer cette nouvelle à madame de Saint-Marc. (Elle rentre.)

### SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, moins Charlotte.

GABRIEL. Tout ce que je demande, c'est de voir marier les autres avant moi, et de rester garçon. Voilà déjà le cinquième mariage que je fais dans les bois de haute futaie de ce département. Ma tactique est superbe: je me bats avec un rival, je me garde bien de le tuer; il se trouve heureux de vivre, je l'oblige à se marier ou à recommencer le duel; il se marie, nous sommes en fête, je de-

viens locataire du château, j'en fais une auberge, un glé, un rendez-vous de chasseurs. J'ai déjà cinq auberges et cinq amis mariés, depuis le bois de Satory jusqu'au bois de Saint-Germain ; monsieur Baralier, vous serez le sixième, et je ne m'arrêterai pas là, il me faut trente amis, trente gîtes de braconnier. J'ai créé un genre : je suis seul, indépendant, au milieu de l'esclavage de vos libertés ; je ne connais ni la loi, ni la police, ni la garde nationale ; il me faut la table des autres, la maison des autres, la femme des autres. Vous êtes tous des barbares, je suis seul civilisé.

BARALIER. Charmant ! charmant !

HIPPOLYTE. Il faut vous dire qu'hier soir j'ai demandé madame de Saint-Marc, ma cousine, en mariage.

BARALIER. À qui donc ?

HIPPOLYTE. À elle-même ! parbleu !.. elle m'a traité de fou, d'enfant, elle m'a envoyé chasser. J'ai compris tout de suite qu'il y avait un mariage d'affaires là-dessous, et j'ai tremblé de me voir exilé à perpétuité de ce château par quelque mari inconnu, brutal, jaloux et furieux contre les cousins ; tandis qu'avec ce bon Baralier, nous serons ici comme avant, joyeux chasseurs, bons amis, bons convives, avenir superbe ! vie d'épicuriens ! table ouverte ! Paris à la campagne ! âge d'or ! et chemin de fer !..

BARALIER. Bravo ! mon cher cousin ! vous le voyez ! je suis aussi jeune que vous.

GABRIEL. Plus jeune.

HIPPOLYTE. Vous pourriez être votre fils.

GABRIEL. Maintenant, mon cher Baralier ne perds pas une minute, cours chez ton notaire, fais

tes invitations, règle les affaires de garçon et marie-toi demain, si tu peux ; les veuves sont capricieuses : qui perd du temps perd une veuve, dit un proverbe normand.

LE PORTIER, annonçant. Monsieur Léon d'Orvigny.

HIPPOLYTE. Ah ! voici une visite qui arrive mal à propos.

GABRIEL. C'est ce jeune homme si sombre.

HIPPOLYTE. Oui, avec une tournure de tragédie.

GABRIEL. Peut-être le mari de Melpomène, je vais le mettre à la porte de chez nous en le priant d'oublier l'allée du perron.

BARALIER. Je vous en prie, Messieurs, n'effrayons plus ma belle prétendue. Soyons raisonnables comme des hommes de trente ans ; retirons-nous en silence, c'est le meilleur moyen de le congédier.

HIPPOLYTE. Sortons, comme dans les vaudevilles, en fredonnant un air ténébreux en sourdine. (Ils commencent à sortir, un motif à la volonté des acteurs.)

SCÈNE XII.

LÉON D'ORVIGNY. Voilà une manière assez étrange de quitter un appartement ; on ne voit cela qu'au théâtre. (Baralier, Hippolyte, Gabriel reprennent le motif du chant et sortent par le fond. Le rideau baisse.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON D'ORVIGNY, MADAME DE SAINT-MARC.

LÉON D'ORVIGNY. Madame, vous voyez que je tiens parole.

MADAME DE SAINT-MARC. Je n'en ai jamais douté.

LÉON D'ORVIGNY. Madame, excusez la trivialité de ma comparaison : il me semble que j'appartiens à cette classe de criminels graciés, qui sont obligés de faire chaque jour acte de présence chez un magistrat, pour lui prouver qu'ils n'ont pas rompu leur ban.

MADAME DE SAINT-MARC. Votre comparaison n'est pas juste, Monsieur ; vous m'avez promis de vivre, et votre parole vous dispense de toute obligation. Je serai toujours charmée de recevoir vos

visites, une fois la semaine. Nous établirons ainsi entre nous des rapports de bon voisinage. Ce sera suffisant.

LÉON D'ORVIGNY. Madame, c'est vous qui avez fait la loi, et vous la violez le lendemain de sa promulgation !

MADAME DE SAINT-MARC. Les lois ne sont faites que pour être violées ; demandez à tous les législateurs qui les violent eux-mêmes depuis cinquante ans.

LÉON D'ORVIGNY. Madame, votre compassion d'hier se change en ironie aujourd'hui. Eh bien ! je vous ramènerai à la compassion. (Il fait un mouvement pour sortir.)

MADAME DE SAINT-MARC. Écoutez-moi, Monsieur...

LÉON D'ORVIGNY. Je vous écoute une dernière fois.

MADAME DE SAINT-MARC. Connaissez-vous le monde?

LÉON D'ORVIGNY. Je ne connais pas ce que je méprise.

MADAME DE SAINT-MARC. Mais une femme ne méprise rien...

LÉON D'ORVIGNY. Mon Dieu ! Madame, je sais ce que vous allez dire. Vous avez à votre droite la calomnie, à votre gauche la médisance, deux tristes voisins, j'en conviens, mais comme le monde ne se gêne pas pour vous, je ne sais pas pourquoi, Madame, vous vous gênez pour lui !

MADAME DE SAINT-MARC. Ce matin, Monsieur, ce matin, un article infame a essayé de flétrir mon honneur dans une gazette ! En ce moment, mon nom sert de pâture à la voracité de la calomnie, et soulage les ennuis aristocratiques dans tous les châteaux voisins ! et vous voulez, Monsieur, qu'une femme ait l'impossible courage de se mettre au-dessus de ces choses ! Non, Monsieur ! non, le monde est notre juge, un juge inique souvent, un juge qui met le plomb de la calomnie dans un plateau de sa balance, et la fleur de notre réputation dans l'autre plateau, et qui nous condamne après tout cela, c'est incontestable ; mais il faut subir l'arrêt comme s'il était juste : car les femmes, ainsi condamnées, n'ont ni cour d'appel, ni cour de cassation.

LÉON D'ORVIGNY. Ah ! le monde est ainsi ; je suis charmé de ne pas faire sa connaissance. Vous m'excuserez donc, Madame, si je transgresse les lois et les usages de ce monde qui m'est étranger, en vous proposant, avec ma brusque franchise, une chose qui rendrait muettes la calomnie et la médisance.

MADAME DE SAINT-MARC. Proposez, Monsieur, et voyons cette recette merveilleuse qui peut réduire au silence les bouches qui parleront toujours.

LÉON D'ORVIGNY. Eh bien ! Madame cette recette est toute naturelle ; un médecin moral peut l'écrire en deux mots.

MADAME DE SAINT-MARC. Écrivez les deux mots.

LÉON D'ORVIGNY. Mariez-vous.

MADAME DE SAINT-MARC. J'attendais ces deux mots.

LÉON D'ORVIGNY. Qu'en pensez-vous.

MADAME DE SAINT-MARC. Ils sont la préface d'une longue vie.

LÉON D'ORVIGNY. Vous redoutez bien les préfacos ?

MADAME DE SAINT-MARC. C'est le livre que je crains.

LÉON D'ORVIGNY. On se cotise deux pour le lire.

MADAME DE SAINT-MARC. Il y a toujours un lecteur de trop.

LÉON D'ORVIGNY. Quand on a mal choisi.

MADAME DE SAINT-MARC. Je ne suis pas heureuse aux jeux de hasard.

LÉON D'ORVIGNY. Madame, j'ai beaucoup réfléchi depuis ma folle équipée de l'autre jour. En commençant une seconde vie, j'ai voulu sonder le secret de ma première ; et j'ai découvert que notre meurtrier, en ce monde, se nommait l'isolement. Cela m'a conduit à examiner le mariage, comme hygiène morale. La nature met toujours le remède à côté de la maladie : elle met le mariage à côté du célibat. Je sais bien que l'hymen a toujours été en butte aux railleries, depuis que les anciens qui habillaient ce dieu d'une tunique jaune, jusqu'aux modernes qui le difflament dans les comédies, et les chansons ; mais il faut bien que le mariage soit une excellente chose, puisqu'il a résisté, depuis Adam, à tous ses ennemis. Le mariage n'est attaqué que par des fils ingrats, des célibataires incurables, et des maris suspects. Le mariage, c'est la joie de la famille, la sérénité du lambris domestique, la même vie dans plusieurs âmes, et la volupté sans remords. Voilà pourquoi j'ai adopté ce remède pour me guérir de mon isolement. Si le remède manque, le malade meurt. Vous êtes ma vie, et je vivrai par vous, si votre grâce me tend la main.

MADAME DE SAINT-MARC. Ah ! vous voulez parler sérieusement, soit, j'aime mieux la gravité que le badinage. Regardez la couleur de ce ruban (*Elle montre un ruban noué à son corsage.*)

LÉON D'ORVIGNY. C'est le seul et dernier indice de votre deuil de veuve.

MADAME DE SAINT-MARC. Mon deuil est légalement expiré, mais je le continue avec ce ruban. Aux yeux du monde et de la loi, je suis libre ; à mes yeux je ne le serai jamais.

LÉON D'ORVIGNY. Jamais... c'est le mot de l'enfer ; il faut donc, Madame, laisser l'espérance à la porte en entrant ici.

MADAME DE SAINT-MARC. J'exige aussi, Monsieur, selon votre parole, que vous y laisserez le désespoir en sortant. (*Elle salue et va rentrer.*)

LÉON D'ORVIGNY. Encore un mot, un seul, Madame, au nom du ciel, cette fois.

MADAME DE SAINT-MARC. Un dernier mot même toujours trop loin, et pour la calomnie qui ne me perd pas de vue, nous avons déjà trop prolongé cet entretien. (*Elle rentre.*)

## SCÈNE II.

LÉON D'ORVIGNY, seul. Il se laisse tomber sur un fauteuil. C'est fini.. J'avais trouvé au bord de l'abîme un rameau sauveur ; je le saisis avec toutes les forces de mon âme.. Ce point d'appui

m'échappe, il faut tomber. (*Il va s'asseoir sur le canapé, à gauche.*)

SCÈNE III.

LÉON D'ORVIGNY, BARALIER, *il entre un bouquet à la main, et sans remarquer Léon.*)

BARALIER. Je ne me souviens plus de ce quatrain de M. Vigée, de l'*Almanach des Muses* de 1847.

Madame... acceptez donc ces fleurs...

C'est bien le premier vers..... il y en a encore trois, puisqu'il y en a quatre... acceptez donc ces fleurs...

Ce sont, charmante souveraine,

Des sujets de toutes couleurs

Qui viennent saluer leur reine.

Le voilà, je le signe, et il m'appartient. Écrivons. (*Il s'approche du canapé et voit Léon.*) Encore ce Monsieur... Pardon, Monsieur, je vous dérange?

LÉON D'ORVIGNY. Oui.

BARALIER. Ah!

LÉON D'ORVIGNY. Que venez-vous faire ici?

BARALIER, à part. C'est un amoureux congédié; amusons-nous... Vous me demandez ce que je viens faire ici... Je viens vous inviter à mon mariage.

LÉON D'ORVIGNY. Moi.

BARALIER. Je ne vois que vous ici... n'êtes-vous pas un voisin, un ami de la maison?

LÉON D'ORVIGNY. Eh! bien! après.

BARALIER. Après, vous signerez au contrat le matin, et vous danserez le soir...

LÉON D'ORVIGNY. Je ne danse jamais, Monsieur.

BARALIER. Oh! j'espère bien que vous danserez au mariage de madame de Saint-Marc.

LÉON D'ORVIGNY, se levant. Madame de Saint-Marc se marie?..

BARALIER. Ah! vous l'ignoriez... c'est fort, on ne parle que de cela dans les environs.

LÉON D'ORVIGNY. Et qui en parle?

BARALIER. Tout le monde, excepté vous probablement; nous venons d'écrire avec nos voisins, et jeter à la poste trente lettres à ma famille et à mes amis. Je donne un bal demain... tenez, voilà le modèle de ma circulaire nuptiale. *Je vous invite à mon mariage et à mon bal.* Signé Baralier... Je n'ai pas mis d'autre nom, pour ménager une surprise aux invités.

LÉON D'ORVIGNY. Et quel est l'autre nom?

BARALIER. Je m'escrime, depuis une heure, à vous le dire, un sourd l'aurait entendu!

LÉON D'ORVIGNY. Quel est l'autre nom?

BARALIER. Madame de Saint-Marc, pour la centième fois, Monsieur.

LÉON D'ORVIGNY. C'est vous qui l'épousez?

BARALIER. Ah! ceci est trop fort, je l'épouse demain, on va vite avec les veuves.

LÉON D'ORVIGNY. Impossible! c'est une raillerie que je ne souffrirai pas. (*Entrent Hippolyte et Gabriel.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, HIPPOLYTE, GABRIEL.

BARALIER. Eh bien! demandez à ces Messieurs...

HIPPOLYTE. Mon cher futur Baralier, nous venons d'affranchir les invitations à la poste; demain, tout le département du Loiret dansera ici.

GABRIEL, embrassant Baralier. Heureux mortel! frais et jeune comme à vingt ans.

BARALIER, à Léon. Eh bien! doutez-vous encore?

LÉON D'ORVIGNY, serrant le collet de Baralier et avec une fureur concentrée. Monsieur, si je ne respectais le salon d'une femme, je vous aurais anéanti déjà.

BARALIER, au comble de l'effroi. Au secours, mes amis!

GABRIEL, arrivant du fond, à Léon. Monsieur.

LÉON D'ORVIGNY. Parlez bas.

GABRIEL. Monsieur, qui insulte mon ami, m'insulte...

HIPPOLYTE. Et moi aussi.

GABRIEL, à Hippolyte. Ne soyons pas deux.

BARALIER, reculant. Ne soyons pas trois.

GABRIEL, à Léon. Vous allez me faire raison de ce procédé sauvage.

HIPPOLYTE, à Gabriel. Débarrassons notre château de cet importun.

LÉON D'ORVIGNY, à Gabriel. Ah! vous arrivez fort à propos! justement je cherchais une querelle! merci.

GABRIEL. Je la cherche, toujours, moi.

HIPPOLYTE. Toujours.

BARALIER, à part. Jamais.

LÉON D'ORVIGNY, tendant la main à Gabriel. Touchez là, Monsieur, vous me rendez un vrai service et je vous en serai reconnaissant jusqu'à votre mort.

GABRIEL. Avez-vous vos armes?

LÉON D'ORVIGNY. Je n'ai jamais d'armes, Monsieur.

GABRIEL. Je les accepte toutes, moi.

LÉON D'ORVIGNY. Alors je puis choisir.

GABRIEL. Choisissez.

LÉON D'ORVIGNY. Je n'en connais qu'une à mon usage.

GABRIEL. Je l'accepte.

LÉON D'ORVIGNY. Parole d'honneur?

GABRIEL. Parole d'honneur!

LÉON D'ORVIGNY. Vous connaissez le pont sus-

pendu qui traverse la rivière devant la grille du parc?

GABRIEL. Je viens d'y passer.

LÉON D'ORVIGNY. Eh bien ! c'est mon arme :

HIPPOLYTE. Vous vous battez avec un pont ?

LÉON D'ORVIGNY. Oui.

HIPPOLYTE. Comme Horatius Coclés.

GABRIEL. Entendons-nous, cette arme n'est pas dans le livre du duel de M. Grisiér.

LÉON D'ORVIGNY. Il est dans le mien.

HIPPOLYTE. Monsieur n'a que cette arme dans son arsenal ?

LÉON D'ORVIGNY. La manière de s'en servir est bien simple : pile ou face ; celui qui ne devine pas, tombe tête première dans la rivière, laquelle est profondément encaissée sous ce pont, c'est un torrent qui noye les plus habiles nageurs.

BARALIER, à part. J'aime mieux un bain à domicile.

GABRIEL. J'ai accepté.

LÉON D'ORVIGNY. Partons ; votre témoin sera le mien. Monsieur, vous pouvez vous flatter de me rendre un fameux service aujourd'hui.

BARALIER. Il n'y a pas de quoi. *(Sortent Léon, Hippolyte et Gabriel.)*

## SCÈNE V.

BARALIER, seul. Le pont a cinquante pieds d'élévation au-dessus du niveau de la rivière... on se tue d'abord, et on se noie ensuite... double mort inévitable pour l'un ou l'autre... En ma qualité de philanthrope, je désire que pas un des trois ne remette les pieds dans ce château.

## SCÈNE VI.

BARALIER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Je viens de voir sortir les trois jeunes gens ; ils marchent d'un pas précipité. Que vient-il de se passer ici ? monsieur Baralier, vous le savez, répondez-moi.

BARALIER. Mais... je ne sais.

CHARLOTTE. Répondez-moi, ou je brise votre mariage.

BARALIER. Il n'y a rien dans tout cela qui puisse alarmer madame de Saint-Marc : cet ennuyeux Léon d'Orvigny va se noyer.

CHARLOTTE. Ah ! mon Dieu ! Et les autres ne l'ont pas retenu ?

BARALIER. Au contraire.

CHARLOTTE, ouvrant la porte et appelant. Madame ! Madame !

BARALIER, à part. C'est le moment d'offrir mon bouquet. *Madame, acceptez donc ces fleurs.*

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-MARC.

*Elle entre avec précipitation.*

CHARLOTTE. Madame, il n'y a pas une minute à perdre : ce que je viens de vous prédire est arrivé.

BARALIER, s'avançant. Madame, acceptez donc.

MADAME DE SAINT-MARC, faisant sauter le bouquet. Qu'est-il donc arrivé, Charlotte ?

CHARLOTTE. M. Léon d'Orvigny va se tuer ! Je l'ai vu passer, il était pâle comme la mort.

MADAME DE SAINT-MARC. Courez à lui, au nom du ciel ! Sauvez-le, mon cher Baralier, courez à M. Léon !.

CHARLOTTE. Votre mariage dépend de ce service...

MADAME DE SAINT-MARC. Oui, votre mariage... Courez donc...

CHARLOTTE. Ah ! s'il vent se noyer, ce n'est pas la parole de M. Baralier qui l'arrêtera.

MADAME DE SAINT-MARC. Mais des femmes ne peuvent pas courir à travers champs comme des folles... Vous qui êtes jeune, monsieur Baralier... partez... Non, non, arrêtez... J'ai une idée... *(Elle détache son ruban noir.)* Prenez ce ruban, et dites-lui : Voilà ce que vous donne madame de Saint-Marc... et vite, au retour, nous causerons de votre mariage.

BARALIER. Oh ! Madame, j'obéis. *(Il sort avec précipitation.)*

## SCÈNE VIII.

MADAME DE SAINT-MARC, CHARLOTTE.

MADAME DE SAINT-MARC, s'asseyant. Eh bien ! Charlotte, ne regrettes-tu pas nos deux ennuis d'hier matin ?

CHARLOTTE. Non certes, Madame, les ébénis doux sont toujours des ennuis. Au moins nous nous sentons vivre ! nous existons ! les neurtes volent ! nos cœurs battent ! notre esprit s'agit ! Ce salon n'est plus un tombeau de vivants, vive la vie ! Laissons le sépulcre aux morts.

LE PORTIER, annonçant. Mademoiselle Desbuissons cadette, et M. Lemignard.

MADAME DE SAINT-MARC. Bien, il ne manquera plus que cette visite pour m'achever. *(Entrent les annoncés.)*

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LEMIGNARD, MADEMOISELLE DESBUISSONS.

MADMOISELLE DESBUISSONS, à madame de Saint-Marc. Chère voisine, eh bien ! nous venons avec M. Lemignard nous faire confirmer ici une grande

nouvelle dont beaucoup de voisins doutent encore.

MADAME DE SAINT-MARC. De quelle nouvelle parlez-vous, mademoiselle Desbuissons?

MADemoiselle DESBUISSONS. On dit que vous vous mariez.

LEMIGNARD. Nous avons reçu un billet de faire part.

MADAME DE SAINT-MARC. Cette fois, on ne vous a pas trompés; je me marie.

CHARLOTTE. Nous nous marions tous.

MADemoiselle DESBUISSONS. Ah! tant mieux!  
CHARLOTTE, à part. Cela veut dire tant pis! en langage Desbuissons.

MADAME DE SAINT-MARC. Je suis charmée de vous voir approuver mon mariage.

MADemoiselle DESBUISSONS. Comment!.. j'ai même dit à M. Lemignard: voilà un mariage bien assorti; seulement il est fâcheux que le mari ait trente ans de plus que la femme. (*Entrent Léon, en courant, puis Baralier et Hippolyte.*)

MADAME DE SAINT-MARC. Mes chers voisins, je vous présente mon mari. (*Elle tend la main à Léon, et le présente.*)

LÉON D'ORVIGNY, baisant la main de madame de Saint-Marc. Ma reconnaissance à vos pieds. Dieu ne m'avait donné qu'une vie, et vous me ressuscitez deux fois.

BARALIER. Attendez, je ne comprends pas bien ceci... C'est vous, Monsieur, qui épousez Madame?

HIPPOLYTE. Eh! ne le vois-tu pas!

BARALIER. Et moi donc, qui vais-je épouser?

HIPPOLYTE, désignant mademoiselle Desbuissons. Mademoiselle, probablement.

CHARLOTTE. Vous êtes donc bien distrait, monsieur Baralier! L'agitation du moment vous trouble la cervelle. Mes cent mille francs de dot sont à vous. Voilà ma main, je me nomme madame Baralier.

BARALIER. Ah! je ne comprends pas bien... Comment! c'était vous qui m'aviez demandé un mariage?

CHARLOTTE. Mais il me semble que nous avons échangé un mutuel consentement.

BARALIER, à part. Que j'ai bien fait de ne pas mettre de nom de femme sur mes lettres d'invitation!.. Allons! voilà qui est dit. Une veuve vaut une veuve. Je vous épouse, puisque c'est convenu.

MADAME DE SAINT-MARC, arrivant sur le devant de la scène, à Hippolyte. A propos, et votre troisième ami, Gabriel Lorot, qu'est-il devenu?

HIPPOLYTE. Il est submergé, cousine; c'est la victime de ce jour, il n'est pas heureux à pile ou face.

MADAME DE SAINT-MARC. C'était donc un duel? HIPPOLYTE. Un duel à l'eau douce. Gabriel s'est noyé en brave, que la rivière lui soit légère! au fond, je ne le regrette pas. (*Entre Gabriel, avec un costume de noyé.*)

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GABRIEL.

GABRIEL. Me voilà... c'est de bonne guerre! la rivière n'a pas voulu me garder; Monsieur, je suis encore à votre disposition.

LÉON D'ORVIGNY. Eh bien! je vous invite à deux mariages, acceptez-vous.

GABRIEL. Aurai-je un pied-à-terre dans le château après vos mariages.

MADAME DE SAINT-MARC. Avec un couvert à ma table, toujours, et un chevreuil dans mes bois.

GABRIEL. J'accepte tout.

HIPPOLYTE. Et moi, je ne refuse rien.

MADemoiselle DESBUISSONS. Eh bien! monsieur Lemignard, que pensez-vous de tous ces mariages?

LEMIGNARD. J'y réfléchirai!.. ce soir.

MADAME DE SAINT-MARC. Charlotte, qu'est-ce que le mariage?

CHARLOTTE. C'est la consolation du veuvage, Madame.

FIN.

EN VENTE

# LES CONFESSIONS DE MARION DELOBRE

Précédées d'un coup-d'œil sur le siècle de Louis XIII

PAR MÉRY.

Se trouve dans tous les cabinets littéraires de Paris et de la province.